

## COURS DU 19 MAI 1987, après-midi

### *RL III § 5*

Nous avons évoqué le contenu réel indépendant, tel que la tête de cheval.

« Ou bien, ce qui est manifestement équivalent, dans la « nature » du contenu lui-même, dans son essence idéale, n'est fondée aucune dépendance (*Abhängigkeit*) à l'égard d'autres contenus : il est dans son essence par laquelle il est ce qu'il est, indifférent à tous les autres. » (*RL III*, § 5, p. 17).

À vrai dire, « ... dans son essence » me paraît équivoque. Il n'y a pas d'essence de la tête de cheval. En revanche, la tête de veau ravigote serait une essence culinaire. "Tête de cheval" est un exemple, qui a ses lettres de noblesse, puisqu'il date de Locke, de la fragmentation réelle indéfiniment possible du réel. Il s'agit de dire que les parties réelles ne contiennent pas de dépendance les unes à l'égard des autres, et c'est justement, dirais-je, parce qu'elles n'ont pas d'essence.

Ce qui concerne les essences apparaît dans les moments, et non dans les parties. Mais les parties réelles (fragments) n'ont pas d'essence. C'est justement pourquoi elles sont indépendantes, mais pas indépendantes par essence. Ce qui est indépendant par essence, ce dont tout est prédit et qui n'est prédit de rien, ce à quoi tout s'attribue et qui ne s'attribue à rien, c'est la substance dont il y a deux figures : (1) le concept métaphysique de substance, et (2) le *tode ti*, à savoir le concept du ceci singulier sensible auquel s'attribuent toutes les parties, tous les aspects, etc., mais qui ne s'attribue à rien. Par conséquent, si l'on cherche ce qui, par essence, n'est fondé dans aucune dépendance à l'égard d'autres contenus, mais est indépendant au sens que c'est de lui comme *tout* que tout le reste dépend, on trouve le ceci singulier sensible et / ou la substance. Et dans cette mesure-là on peut admettre que : « *il est dans son essence par laquelle il est ce qu'il est, indifférent à tous les autres.* » La substance est indifférente à ses attributs qui diffèrent tous pareillement et indifféremment d'elle, puisqu'il s'agit du *pur concept formel* d'inhérence. Le concept formel d'inhérence est en effet une détermination d'essence.

En revanche, les exemples pris par Husserl dans la foulée de la critique de Locke par Berkeley et dans le "redressement" de ce que dit Stumpf, mettent en œuvre une idée

assez différente : le réel est composable et décomposable en parties réelles quelconques, n'importe comment, à l'infini, sans qu'aucune espèce de loi d'essence simplement formelle (y compris la loi qui rattache formellement tout attribut à une substance) ne régit cette composition, décomposition et recomposition *ad libitum*. Le cas est donc tout à fait différent. Peut-être est-ce là une différence phénoménologique inaperçue par la mérologie, c'est-à-dire par cette théorie des parties (et des tous) qu'est la *RL III*. Et peut-être est-ce cette omission mince qui permet à Husserl de sauver l'idée de tout, sans avoir, en un sens, à en faire la phénoménologie, et de la concevoir comme ce à quoi les moments dépendants renvoient – comme le *concretum*.

Revenons sur le passage dont j'ai dit qu'il était équivoque :

« Ou bien, ce qui est manifestement équivalent ; dans la "nature" du contenu lui-même, dans son essence idéale, n'est fondée aucune dépendance (*Abhängigkeit*) à l'égard d'autres contenus :... »

Peut-être Husserl fait-il ici référence à la substance classique (à ce qui est par essence ce dont toute dépendance dépend) et non à la substance au sens phénoménologique, c'est-à-dire à la substance que Kant et Husserl (ailleurs que dans ce passage) comprennent comme un moment dépendant, au même titre que l'être étendu, l'être configuré, ou l'être coloré. Mais alors le réel, en tant qu'il est ce qui dans son essence idéale ne fonde aucune dépendance quant au contenu, est hypostasié : il tombe hors de la problématique intentionnelle des moments dépendants, des objets dépendants, et des significations syncatégorématiques, et en tant qu'il est ce qui n'a pas d'essence.

En réalité, la substance (classique) est l'hypostase du moment dépendant dans le concept métaphysique du substrat, qui est un principe d'intériorité par rapport à sa manifestation, laquelle déploie les prédicats de la substance. Le prototype achevé de la théorie de la substance se trouve évidemment chez Leibniz.

« Ou bien, ce qui est manifestement équivalent ; dans la "nature" du contenu lui-même, dans son essence idéale, n'est fondée aucune dépendance (*Abhängigkeit*) à l'égard d'autres contenus : il est dans son essence par laquelle il est ce qu'il est, indifférent à tous les autres. Il peut se trouver que dans les faits, avec l'existence de ce contenu d'autres contenus nous soient donnés, et selon des règles empiriques [c'était l'ordre de la nature qui est irrelevante, qui n'est pas relevante du point de vue logique G.G] ; mais dans son essence concevable idéalement, ce contenu est indépendant, cette essence n'exige par elle-

même, donc a priori, aucune autre essence qui soit entrelacée avec elle. » (*RL III*, § 5, pp. 17-18, suite).

Je ne sais même pas s'il faut appeler cela une essence, parce que par essence le fragment n'est qu'un moment réel dépourvu d'essence. Il n'est que le moment du réel, et le réel n'est pas lui-même un moment essentiel. Encore une fois, la logicité ignore la réalité. Si je casse ce morceau de craie en deux, j'obtiens deux objets indépendants, là où il n'y en avait qu'un. Et ils n'exigent, en tant qu'ils sont indépendants réellement, aucune espèce d'entrelacement avec aucune autre essence ; il faudrait même dire : avec aucune essence. Il ne faut pas confondre en effet leur fragmentation réelle avec la nécessité d'essence du moment de l'être-un substantiel. L'être-un substantiel est assuré aussi bien avant que je ne casse ce bout de craie qu'après que je l'ai cassé. Et l'être-un substantiel est moment dépendant des autres (configuration, couleur etc.).

Appartenir à une chose est une nécessité apriorique (moment dépendant) pour la qualité, et de même, le déploiement d'une extension suppose la limite d'une figure. Ces deux dépendances supposent elles-mêmes un quelque chose qui s'étend et se configure, c'est-à-dire le moment dépendant substance. Mais ce moment dépendant substance n'est aucun ceci singulier sensible, aucun *tode ti* par opposition à aucun autre.

Je ne sais donc pas s'il faut dire : « *ce contenu est indépendant, cette essence n'exige par elle-même, donc a priori, aucune autre essence qui soit entrelacée avec elle* ». Ce que je veux dire, c'est qu'on ne peut pas appeler essence le fragment réel. C'est sans doute à cette difficulté que répondait la rédaction de la première édition ; et il est dommage que Husserl ait fait sauter tout ce long passage et l'ait remplacé par ce qui suit :

[note p. 326] « Certes, on pourrait se demander si nous avons le droit d'affirmer de façon absolue qu'il en existe de semblables... »

C'est-à-dire : s'il existe des contenus qui ne sont pas conditionnés par l'existence d'autres contenus, des contenus qui pourraient, d'après leur essence, exister même si tout se modifiait autour d'eux arbitrairement (*i. e.* en l'absence de toute loi logique).

Le problème est celui de l'existence en logique et hors de la logique. La logique est de soi indifférente à l'ordre des existants, si l'on entend par là le réel, l'ordre réel, et même la nécessité réelle de cet ordre telle que peuvent l'inventorier les sciences de la nature par exemple. On vous démontrera que l'eau gèle si la température descend en-dessous de zéro. Il y a une nécessité naturelle pour H<sub>2</sub>O à passer de l'état liquide à l'état

solide ou gazeux selon la température. Mais cette corrélation réelle, si nécessaire soit-elle eu égard aux principes de physique, n'est absolument pas une nécessité d'essence, une nécessité logique. La question est donc de savoir de quel type relève l'indépendance.

Ce que nous commençons à comprendre fort clairement, c'est qu'il y a une différence du côté de la dépendance. Des dépendances d'essence ne sont pas du même type que des dépendances réelles. La fait que si je mélange du bleu avec du jaune, j'obtiens du vert, n'est qu'une dépendance réelle, et elle n'est pas du même type que la dépendance logique, qui rattache le moment couleur au moment étendu ou au moment configuré. Et même à l'intérieur de la seule couleur, la nécessité interne logique fait dépendre la couleur du degré de clarté ou d'obscurité, en ce sens que deux couleurs de même ton mais de nuances différentes sont nécessairement plus claires ou plus sombres l'une que l'autre, sinon elles sont les mêmes. Deux bleus varient selon le clair ou le sombre, alors que le clair et le sombre ne sont moments dépendants d'aucune couleur proprement dite. Le clair ou le sombre n'est ni bleu, ni jaune, etc., en revanche, tout bleu, tout jaune, tout vert est pris dans une gradation intensive du clair et du sombre. Ces relations-là sont de type essentiel, ce sont des relations logiques internes ; tandis que les autres (si vous voulez obtenir du vert, mélangez du bleu avec du jaune) sont de type réel, sont des relations externes. Ce sont des productions d'événements par des événements.

Du côté de la dépendance, le débat se fait clairement entre l'ordre du réel et l'ordre de l'intentionnel essentiel, ou l'ordre du logique. Je rattache à cela expressément l'intentionnel, parce que je crois que l'intentionnel suit, chez Husserl, les découpages logiques et nullement je ne sais quelles intentions du sujet représentatif. Cela paraît assez clair dans tous les textes. Ce qui veut dire que l'intentionnel n'est pas lui-même intentionnel, il est subi.

En revanche, du côté de l'indépendance, ça paraît moins clair. Il n'est pas évident que nous ayons le droit d'affirmer de façon absolue qu'il existe des contenus qui par essence n'entrent justement pas dans le jeu des essences, mais sont, en un sens, des tous réels subsistants en soi. Et il est encore moins évident (mais c'est peut-être quand même cela, et c'est probablement le chemin suivi par Aristote) que le jeu des relations logiques s'attribue toujours à un tel tout indépendant. En tout cas, c'est effectivement le chemin suivi par Husserl. Pour lui, les moments sont des abstraits, des *abstracta*, comme l'être coloré, l'être étendu, l'être configuré, etc. ; et ils sont dans certaines corrélations de

dépendances essentielles les uns avec les autres, sans que jamais dans leur ordre propre, ils ne s'achèvent, puisque ils dépendent de... Ils sont immédiatement pensés par Husserl comme dépendants d'un tout, et, semble-t-il, d'un tout concret – le *tode ti* –, à moins que ce ne soit de ce tout qui n'est pas concret mais qui est formel métaphysique, et qui serait la substance.

Ce qui ne peut pas être tout seul, ce qui de soi fait appel à un complément, etc., semble donc de soi appeler ce qui n'appelle plus de complément. Ce qui n'est qu'un moment semble appeler ce dont il est le moment comme ce qui n'est plus moment de rien, selon la doctrine classique de la substance ou l'évidence classique du ceci singulier sensible, ou les deux à la fois. Or cela ne me paraît pas convaincant, et est d'autant moins clair que la substance peut-être pensée – et même, si l'on en croit Kant, doit être pensée – comme moment dépendant.

Je crois que c'est là le sens de la catégorie de substance qui se trouve dans la table des catégories kantienne, sous la rubrique générale de la relation (*Verhältnis*), c'est-à-dire que l'être-un (dans les qualités sensibles qui se figurent et qui s'étendent – la figure, l'étendue –, ou qui étendent une configuration en se qualifiant de telle et telle manière sensuelle, comme couleur), est une dépendance comme les autres. Le moment de l'unité est un moment, en ce sens qu'il n'offrirait par lui-même aucun sens, car si c'était le cas, la substance tomberait dans l'intériorité, elle rejoindrait le moment abstrait de la première des hypothèses du *Parménide* de Platon (= l'Un-un) qui est à la base du système de Leibniz.

Il faut se souvenir que la théorie de la substance est chez Leibniz une monadologie, c'est-à-dire le déploiement de la logique de l'être-un qui présuppose la réciprocalité de l'un et de l'être. En effet, Leibniz arrache l'être-un au discours aristotélicien classique sur les transcendants (ainsi qu'au discours scolastique sur les transcendants issu d'Aristote) pour transporter les transcendants dans les catégoriaux. D'une façon générale, la modernité se sert de la formalisation scolastique de la philosophie grecque et en particulier aristotélicienne, mais elle le fait de façon complètement titubante, d'abord parce qu'elle ne comprend plus rien à Aristote, ensuite parce que son orientation n'est pas phénoménologique, mais fictive, ficto-ontologique – méthodologique au sens de Descartes.

Chez Leibniz, le transport de l'être-un des transcendants dans les catégoriaux est un principe d'intériorité. C'est ce que Kant explique fort bien dans l'« Amphibologie

des concepts de la réflexion», mais aussi lorsqu'il expose les « Paralogismes de la substantialité de l'âme » : la substance (*substantia noumenon*) est l'être-un qui fuit à l'horizon de toutes les apparences, c'est un concept purement formel-vide, qui hypostasie le substrat à l'infini<sup>1</sup>. (C'est aussi ce qui permet à Spinoza de dire d'une façon qui n'est pas leibnizienne, que s'il doit y avoir de la substance, il ne peut y en avoir qu'une.) Ou bien alors, la substance, c'est le *tode ti*, le ceci sensible singulier que je vais couper par exemple en deux pour obtenir deux ceci sensibles singuliers.

« Certes, on pourrait se demander si nous avons le droit d'affirmer de façon absolue qu'il en existe de semblables. » [note p. 326].

Est-ce que la nécessité logique d'essence emporte l'existence, dans le cas des objets indépendants ? Voilà la question. Dans le cas des objets dépendants, la question ne se pose pas, ou plutôt on y répond immédiatement ainsi : toute essence formelle entraîne l'existence *possible*. On définit, par exemple, indifféremment en mathématiques, une infinitésimale comme une quantité plus petite que toute quantité donnée ou donnable. À ce moment-là, cela veut bien dire, en un sens : des relations internes du type des moments dépendants régissent l'ordre de l'existence. C'est-à-dire : il n'y a aucune couleur effective, aucun moment couleur survenant dans l'expérience effective du réel comme moment couleur de ce réel même, qui n'obéisse à l'*a priori* matériel ou loi d'essence qui veut qu'il y ait en même temps que ce moment couleur, le moment de l'étendue, le moment de la configuration et le moment de l'être-un, le moment substance (*substantia phenomenon*, la substance comme relation qui est elle-même moment).

Il n'y a donc jamais de sensuel qui ne soit qualité de chose. Et à cela, nécessairement, le réel obéit. Il ne s'agit pas de dire que quelque chose qui correspond au moment dépendant existe. Il s'agit de dire que le réel comme système d'existence obéit nécessairement aux rapports d'essence où le travail d'exhibition logique (auquel se livre la philosophie lorsqu'elle fait du travail logique) découvre des moments aprioriques. Ici, l'*a priori* n'est pas une essence qui se manifeste. Le logique n'a pas pour objet une vérité du monde qui entrerait en apparition dans les phénomènes. L'intelligibilité comprise logiquement ne me met pas en face d'un monde vrai qui apparaîtrait, mais en face de la vérité du monde apparaissant.

---

<sup>1</sup> Ce point est développé dans « La notion de force chez Leibniz, Newton et Kant », *Écrits logiques et politiques*, p. 129 sq.

Et ce n'est pas du tout la même chose. Cela ne veut pas dire : il existe de la couleur, par exemple. La façon dont l'ordre de l'existence tombe sous le caractère apodictique des relations internes (relations mises en évidence par la logique, comme par exemple la dépendance de certains moments entre eux, et montrant la façon dont le réel tombe sous sa juridiction) ne signifie pas du tout qu'il existe quelque chose correspondant à l'un de ces moments. Cela signifierait même plutôt le contraire. L'idée du moment dépendant, c'est précisément qu'il ne peut pas exister tout seul.

Donc l'existence qui ici emporte la logique, n'est pas une existence du logique, mais c'est l'obéissance de l'existence à l'ordre du logique. Mais ici, dans ce début de note de la première rédaction, on se demande, s'agissant des prétendus contenus indépendants, s'il en existe de semblables qui soient indépendants par essence. Il me semble que c'est une mauvaise question, parce que cela revient à dire : y-a-t-il par essence du réel hors essence ?

Les dépendances impliquent bien le tout, en tant que ce tout est lui-même *purement idéal*. C'est-à-dire qu'elles consistent dans les renvois et dans l'ordre de la hiérarchie des renvois des moments dépendants les uns aux autres. De ce point de vue, le moment de l'unité substantielle qui est de soi une fragmentation hors-essence, n'est pas du tout ce qui existe nécessairement. Ce qui existe nécessairement, c'est le moment substance, mais aucune substance. La référence au tout, si c'est la fonction du moment dépendant substance de l'exprimer, est elle-même un moment dépendant. Quand je dis cela, je fais entrer la substance sous la catégorie de la relation, et du même coup, j'autorise les questions que pose la première rédaction dans le passage qui a été remplacé par celui que nous avons lu, et qui disait :

« Certes, on pourrait se demander si nous avons le droit d'affirmer de façon absolue qu'il en existe de semblables. [C'est-à-dire des contenus par essence indépendants. G.G] Dans nos exemples, nous ne réclamions pour les cas de l'indépendance aucune évidence, nous parlions bien plutôt de la simple non-évidence de la dépendance. » (note p. 326).

Husserl se dirige ici vers une auto-lecture de ce qui précède, qui consiste à dire : tout ce que j'ai écrit jusqu'ici ne visait pas du tout l'évidence de l'indépendance. Il met en question l'évidence de l'indépendance qu'il n'établit nulle part. Ce qu'il écrit ici vise simplement à rendre évident ce qui ne l'est pas dans le contenu et la simple pratique de l'expérience, car nous faisons tous l'expérience de choses colorées, de choses ayant une configuration et de choses étendues, sans jamais porter à l'évidence la dépendance de

l'être coloré, de l'être figuré et de l'être étendu, comme des *abstracta*, comme des moments abstraits, qui s'appellent l'un l'autre.

Bref, Husserl jusqu'ici s'est attaché à faire apparaître et à porter à l'évidence ce qui n'en a pas dans la simple pratique, bien qu'il s'agisse de la façon dont cette pratique est *a priori* pratiquée, *a priori* cernée, dans tous ses gestes. Mais cela n'apparaît à aucun moment en elle comme moment du vécu, car la forme apriorique du vécu n'apparaît pas comme moment de vécu, sinon vivre simplement dans l'expérience, et ce serait être philosophe.

« Certes, on pourrait se demander si nous avons le droit d'affirmer de façon absolue qu'il en existe de semblables. [C'est-à-dire des contenus par essence indépendants. G.G] Dans nos exemples, nous ne réclamions pour les cas de l'indépendance aucune évidence... »  
(note p. 326)

Mais, s'il en était ainsi, on pourrait s'attendre à ce qu'il y ait un « de quoi » ultime et indépendant dont dépend le dépendant, et on recourait à la mécanique de l'attribution ultime du sujet ultime de la prédication, à la substance ultime de l'attribution. Bref, on ferait de la métaphysique de la substance. Peut-être est-ce une question authentique que de se demander dans quelle mesure le rapport des essences comme moments dépendants suppose l'évidence de l'indépendance, telle qu'elle a été définie, c'est-à-dire comme ce qui, par son sens même, n'est pas syncatégorématique par rapport à d'autres moments. Mais alors les relations logiques sont des *abstracta* qui se disent d'un réel, et d'un réel qui est en lui-même l'abîme de l'exister pur et simple. Il faudrait des *tode ti* sensibles pour que le moment couleur, le moment figure, le moment étendue se disent de quelque chose. Et il les faudrait, comme ce qui est indépendant dans son idée ou par essence, c'est-à-dire comme substance. Mais non ! Une telle évidence est métaphysique, et elle se greffe ici sur le logique. Le propre du logique est de développer ce qui est comme il est, et non pas de référer des abstractions logiques à du réel conçu comme support à la fois nécessaire et tout autre.

Ce qui veut dire qu'il ne faut pas juxtaposer le caractère non réel des moments abstraits logiques et de leur dépendance au caractère réel et existant du monde hors de ces logiques, mais penser simplement le moment de l'un lui-même, le moment-substance (car c'est lui qui fait question) comme un moment dépendant, et dire qu'aucune espèce d'indépendance d'aucun contenu n'est jamais requise nulle part.



Il faut donc non seulement entrer dans la question, comme nous y invite la première formulation de Husserl, mais aussi y répondre négativement. Il n'existe pas de contenus indépendants, car la référence au moment de l'un ou au tout appelé par les différents moments (abstractions) ayant un caractère dépendant est encore une abstraction. C'est une nécessité d'essence à quoi toute existence est certes soumise, mais qui n'a pas plus que les autres sa propre existence – et qui, en particulier, n'a pas son existence comme monde dans la transcendance infinie de sa substantialité. Autrement dit, il faut comprendre la césure entre choses singulières et déterminations abstraites comme une loi d'essence, comme le moment qui implique l'existence d'une pluralité de *tode ti* sensibles, à laquelle, du reste, d'autres analyses de Husserl montrent que tous les moments dépendants concourent.

Dans la première rédaction, c'est l'évidence de l'indépendance comme contenu qui disparaît, ou en tout cas qui est soumise sérieusement au doute :

« Certes, on pourrait se demander si nous avons le droit d'affirmer de façon absolue qu'il en existe de semblables. [C'est-à-dire des contenus par essence indépendants. G.G] Dans nos exemples, nous ne réclamions pour les cas de l'indépendance aucune évidence nous parlions bien plutôt de la simple non-évidence de la dépendance. On peut douter que nous ayons jamais sérieusement l'évidence positive de l'indépendance d'un contenu relativement à tous ceux avec lesquels il est lié [il s'agit là bien entendu d'un contenu réel, voir les exemples du type tête de cheval] que, maintenu identique tel qu'il est, il reste compatible avec la variation arbitraire de tous les contenus coexistants. Mais sans doute supposons-nous l'indépendance, quand fait défaut la marque évidente de la dépendance ;... . » (note p. 326).

Curieusement, Husserl affirme presque ici que l'indépendance (dont le concept prototypique et métaphysique est *la* substance, la substantialité de l'étant subsistant) est une supposition. Pourquoi ne pas dire une hypo-stase (c'est presque le même mot), quand fait défaut la marque évidente de la dépendance. C'est que, par rapport à toutes les autres catégories, l'être-un, la substance, l'*ousia*, l'inhérence, la résidence en soi est ce que nous avons plus de mal à penser comme moment dépendant. Et pourtant, la substance elle-même, l'être subsistant, le moment de l'un, est à penser nécessairement selon la catégorie de la relation, comme moment dépendant. Mais la marque de la dépendance lui manque.

Nous pouvons dire, pour faire une espèce de dramatisation, que, parmi tous les moments dépendants, il y en a un, le moment de l'être-un, qui simule l'indépendance. En lui, la dépendance n'apparaît pas tout de suite comme elle apparaît pour l'être coloré : il n'y a pas de couleur toute seule, mais l'être coloré est un moment de l'étant dépendant d'autres moments qui s'inter-appellent entre eux, comme par exemple le moment-étendue, le moment-figure et le moment-un. On retrouve notre idée de départ : Il ne saurait y avoir d'étendue que si quelque chose s'étend, et cette chose ne saurait s'étendre que sous les couleurs (le titre ou la catégorie) d'une couleur. C'est donc la couleur qui spatialise, et elle spatialise sous la nécessité de la figuration. (Il est vrai qu'on voit mieux le rapport entre la figuration, c'est-à-dire la limite d'un solide comme disait Platon dans le *Ménon*, et l'être-un.)

Cela veut dire que si j'avais affaire à une mono-qualité indéfiniment étendue dans un espace qui ne serait pas fragmenté comme étendue de choses, je ne ressentirais ni la spatialité, ni la qualité blanche elle-même. C'est là l'objet d'un débat célèbre entre Schlick, le fondateur du Cercle de Vienne (un positiviste logique) et Wittgenstein dans une discussion intitulée « Le monde est rouge ». Wittgenstein soutient que toute couleur n'est éprouvée que comme différence dans un espace logique de couleurs, un espace de différences pures. Et Schlick répond : mais si j'imagine quelqu'un enfermé dans une chambre ou n'importe où tel que tout soit rouge et tout le temps rouge pour lui, quelqu'un dont la conscience serait toute occupée par du rouge. La réponse de Wittgenstein est que dans ce cas-là, le rouge ne serait même pas rouge, et cette chambre n'en serait pas une, etc.

La qualité suppose la différence avec d'autres moments qualitatifs. Derrière le côté simplement relationnel de l'idée de « relation », il y a la dépendance comme *a priori*, c'est-à-dire comme définissant la façon dont nécessairement se comporte l'étant (*sich verhält*). Le comportement relationnel n'est pas du tout lui-même relatif, il est absolument nécessaire : il n'y a pas de moment couleur possible sans moment étendue et réciproquement, ni aucun des deux sans la configuration, la figure. Mais la figure termine l'appartenance d'une diversité de l'intuition empirique, comme le dirait Kant, à un être-un (*substantia phaenomenon*), au moment de l'un, de l'objectivité de l'objet qui s'appelle substance – soit, le schème de la permanence. Le moment de l'unité suppose donc la fracturation qui se fait par variations qualitatives, et par pluralisation de

l'étendue elle-même. Et tous ces moments conceptuels s'appellent les uns les autres ; ils ne consistent que dans cet appel.

Mais s'il en est ainsi, l'idée d'être-un n'est pas du tout l'idée de contenu indépendant. Elle emporte l'existence comme tous les autres moments dépendants, car tout existant obéit à ce réseau de dépendances logiques. Mais elle n'emporte pas nécessairement une existence effective : l'ordre des essences s'impose à tous les existants, mais il n'entre pas dans l'existence. C'est difficile à penser, mais c'est ainsi ! C'est l'existence qui est toujours déjà entrée et insérée, disposée *a priori*, selon l'ordre des essences qui sont des formes. On retrouve ici la même problématique que celle qui est présente dans la théorie de l'intuition catégoriale (voir l'idée du moment de l'être comme moment de la forme présupposant le matériau, le moment du terme, pris logiquement ou grammaticalement).

« Mais sans doute supposons-nous l'indépendance, quand nous fait défaut la marque évidente de la dépendance ; le sens de la séparabilité réside exclusivement dans l'idée suivante : dans la nature du contenu lui-même ne se fonde aucune dépendance à l'égard des autres contenus, il est ce qu'il est, indifférent à tous les autres. » (note, p. 326, fin).

L'indépendant ou le séparable dont il est ici question figure l'idée abstraite, mais elle la figure au faux sens de l'abstrait qui est justement le concret. Il suppose l'idée du réel hors essence. Or, si la logique se prend au sérieux, elle refuse de considérer le réel hors essence, tout aussi fermement qu'elle refuse de faire passer l'essence à l'existence.

Il faut chercher les enjeux aperçus, mais probablement ratés par Husserl, quand il soupçonne que le ne-pas-pouvoir-se-tenir-soi-même tout seul (*Unselbstständigkeit*) a sa vérité ou son sens dans l'idée positive de dépendance, d'*Abhängigkeit*. Il y a deux façons d'exprimer dans l'allemand de Husserl le moment de la dépendance, négativement ou positivement. Négativement, je dis *unselbstständig*, ce qui ne se tient jamais tout seul (jamais le moment couleur ne se tient sans l'autre moment, qui renvoie pourtant à un autre sens que lui). C'est la liaison *a priori* de l'arbitraire.

Qu'est-ce en effet que Kant, l'anti-Leibniz, appelle arbitraire ? Réponse : ce qui n'est pas analytique mais synthétique, c'est-à-dire qui n'est pas une essence considérée comme un sujet d'inhérence déployant ses prédicats. L'analytique, au sens de Leibniz, c'est le *praedicatum inest subjecto* (le prédicat est dans le sujet), c'est le sujet qui se déploie dans ses prédicats, à tel point que si je peux penser un prédicat jusqu'au bout, c'est le sujet lui-même que je pense (le sujet sur lequel je débouche). C'est pourquoi chez

Leibniz, l'existence est le passage des possibles à l'existence. Mais Kant récuse Leibniz. Et Husserl le récuse peut-être encore mieux, du moins quand il insiste sur la dépendance de moments qui n'ont pas le même sens l'un que l'autre. La dépendance logique n'ouvre pas un univers primitif du sens. Pas du tout ! Il n'y a aucun sens à la dépendance logique des moments du sens eux-mêmes. Et c'est précisément là ce qui est impossible à endurer : la pensée de la liaison nécessaire comme *Willkür*, comme *a priori* violent, arbitraire. C'est ce qu'essaie de penser Kant et c'est aussi, me semble-t-il, la découverte de l'*Abhängigkeit* par Husserl.

C'est le fait brut de la dépendance logique des différentes significations qui est dur à avaler, car il faut l'avalier comme un fait, parce que c'est l'*a priori* lui-même qui apparaît comme un fait. *Factum rationis*, disait Kant, mais il ne l'a bien compris que dans la morale. La raison elle-même a la brutalité du fait. Il serait beaucoup plus rassurant que les moments de sens dépendent les uns des autres pour des raisons appartenant encore à l'ordre du sens ! Mais ce n'est pas le cas. Il y a donc quelque chose (si vous me permettez cette énormité) comme une contingence des nécessités de l'esprit lui-même. Cette contingence montre que ce qui se retire derrière tous les moments dépendants, c'est l'unité de la nécessité qui s'exprime en chacun d'eux et dans leurs relations. Et elle est ce qu'essaie de "conjurier" l'hypostase métaphysique du moment dépendant en être-un ou substance, au sens de la théorie classique de la substance – hypostase qui suppose que les abstraits sont portés par un réel.

Mais en réalité, c'est complètement l'inverse : il n'y a pas de support à la logicité du réel. Et en un sens, quelle que soit l'absolue opposition entre l'ordre des dépendances logiques et l'ordre des fragmentations et compositions réelles, les dépendances logiques sont une sorte de fait de l'*a priori* lui-même – le fait de l'être, comme on dit le fait du prince. Quelque chose nous claque la porte au nez en nous ouvrant les évidences logiques, et nous refusant un monde des intelligibles. La dépendance n'est pas intelligible, mais elle est la forme de toute intelligibilité. C'est justement ce que cherchait Kant, quand il cherchait comment l'intelligible est synthétique, bien qu'*a priori*. Son effort pour penser synthétiquement et non analytiquement l'*a priori* relève d'une lutte pour le sens de l'être.

On se heurte ici à la puissance absolue du dieu Terme, la puissance absolue de la délimitation. Qu'il y ait tels et tels moments dépendants et qu'ils soient liés les uns aux autres, cela ne monnaie aucun sens, mais nous est donné de façon irrécusable comme

paysage logique dont il n'y a pas de vérité, encore que le réel même nous soit donné comme séjour. Et quant à ces abstraits, ils ne sont pas abstraits du réel, mais ils emportent le réel au point d'emporter l'idée même de réalité du réel.

Husserl va dans ce sens dans la *RL VI*, quand il pense l'être comme forme et nie qu'il soit un prédicat réel, en détournant la formule kantienne qui concerne seulement Dieu et qui consiste à dire : l'existence n'est pas prédicat de l'essence. Dans le texte que nous lisons, c'est la même chose, mais à l'envers : l'essence n'est pas le prédicat d'une existence ni réelle ni intelligible. Thèse redoutable, mais aussi sobre et consolante ! Il y a un paysage logique, une vérité du monde, mais il n'y a pas de monde de la vérité.

« Et il s'ensuit corrélativement que le sens de la non-indépendance [Unselständigkeit G.G] réside dans l'idée positive de [Abhängigkeit G.G] la dépendance. » (RL III, § 5, p. 18, reprise).

Autrement dit, quand on dit que « ça ne se tient pas tout seul », ce n'est pas un manque : les moments dépendants en appellent d'autres, mais ils ne manquent pas à être, ils définissent des formes de l'être, et toutes les formes de l'être sont des moments dépendants les uns des autres, y compris le moment de l'être-un qui semble s'excepter de la dépendance.

Tentative d'arracher la pensée de l'être à la réciprocity de l'être et de l'un. Formidable ! C'est ainsi qu'on va expliquer non seulement que le logique se pense comme ontologique, mais encore que l'ontologique se pense comme phénoménologique. Et il y a là une césure dans l'histoire de l'humanité, car c'est là que se joue la fin des arrières-mondes.

« Le contenu est, quant à son essence, lié à d'autres contenus\*\*, il ne peut pas être si d'autres contenus ne sont pas conjointement avec lui. » (RL III, § 5, p. 18, suite).

\*\* « Nous devons ici, pour conserver à cette phrase un sens cohérent, supprimer la négation nicht, bien que celle-ci se trouve dans les deux éditions de 1901 et de 1913... » (RL III, § 5, p. 18, suite, note du traducteur).

Cette note est assez amusante ; elle montre que le ne sait pas lire, mais on le lui pardonne ! En effet, même Ingarden, s'est laissé prendre, comme le traducteur, à l'apparente pertinence de la suppression de la négation de Husserl. Or Ingarden était certainement le meilleur élève de Husserl de l'époque de Göttingen, et il combattait le passage au transcendantal.

Husserl aurait donc été vraiment miraud ! La première fois qu'il aurait écrit *nicht*, il ne l'aurait pas vu, et la seconde fois non plus, dans un passage qu'il a pourtant relu de près (puisqu'il venait de changer une ligne au-dessus). Invraisemblable !

Je vous donne l'allemand : *Der Inhalt ist, seinem Wesen nach an andere Inhalte nicht gebunden*. Soit : « Le contenu n'est pas lié dans son essence même à d'autres contenus. Il ne peut pas être si les autres contenus ne sont pas du même coup avec lui. » [traduction G. G.]

Il s'agit bien en effet de contenus dépendants, et il s'agit d'affirmer leur positivité, c'est-à-dire le caractère affirmatif de l'être – de l'idée de dépendance (*Abhängigkeit*) en disant qu'un contenu dépendant est *de soi* affirmatif de l'existence des autres. Autrement dit, qu'il ne peut pas être tel qu'il est dans son essence, sans affirmer l'être des contenus dépendants auxquels il est lié. C'est tout ! Il n'y a pas de mystère à cela. Je ne sais pas pourquoi cela leur a posé tant de problèmes. En revanche, je comprends très bien pourquoi Husserl n'a pas corrigé.

« Il n'est assurément pas nécessaire de faire ressortir ici qu'ils ne font qu'un avec lui. Peut-il, en effet, y avoir coexistence essentielle sans une liaison ou "fusion" si vague soit-elle ? Des contenus non-indépendants ne peuvent donc exister qu'en tant que parties de contenus. » (RL III, § 5, p. 18, suite).

Autrement dit, il y a un partage de la teneur logique : le *Inhalt* partage le *Gehalt*. Les différents contenus (*Inhalten*) logiques que sont les moments dépendants, sont une seule et même teneur (*Gehalt*) logique se partageant en des moments, puisqu'ils s'appellent les uns des autres et sont donc moments les uns des autres. Mais cela ne renvoie pas pour autant nécessairement, contrairement à ce que laissait entendre la première rédaction du paragraphe précédent, à une indexation des moments logiques sur un tout catégorématique indépendant et réel, ou purement intelligible (ce qui revient au même). Il y a une homonymie ultime, il y a un partage, et le sens même des moments de sens, c'est d'avoir part à ce partage. Mais ce partage n'exhibe pas une *ousia* ultime comme communauté de sens.

On retrouve ici la pensée aristotélicienne de l'homonymie des catégories selon laquelle les catégories partagent toutes le nom de l'être, mais qui n'est le partage d'aucun intelligible ou genre suprême. Les catégories ne sont pas les espèces d'un genre. L'une d'entre elles, l'*ousia*, la première, semble certes nommer directement l'être lui-même, puisque *ousia* renvoie au verbe être par l'intermédiaire du participe. L'*ousia*

(bien-fonds de la ferme, ou les aîtres – vieille orthographe pour le verbe être, veut originellement dire lieu : l'assise rassemblante première, l'être-un). Ce qui veut dire que le *Dasein* factice grec en tant que tel vit dans ce bien-fonds avec une femme, des enfants, une terre, des bœufs et une ferme, dont il est le *basileus* (maître, roi).

L'*ousia*, c'est d'abord cela. D'une certaine façon, par conséquent, elle désigne l'assise d'ensemble de toutes les autres catégories. Mais hélas la pensée de l'essence va se développer comme pensée de la substance dans toute la tradition, en particulier moderne. Mais, chez Aristote, il est précisé qu'en dépit de cet apparent privilège, l'*ousia* n'a aucun sens en tant que transcendantal. L'être-un est seulement un catégorial qui ne transcende pas l'homonymie des catégories. Il ne signifie pas le moment d'une synonymie.

Qu'il ait une homonymie de l'être veut dire que l'être n'existe que dans la pluralité terminale de sa diversité de sens catégoriale. Je dirais ici, en husserlien : dans la diversité des moments dépendants. Ces moments dépendants s'appellent certes les uns les autres, mais ils ne s'appellent pas tous ni n'importe comment. S'ils se partagent tous l'être, ce partage est, pour le dire comme Jean-Luc Nancy, un *partage des voix*<sup>2</sup> qui est lui-même aphone – partage sans voix. Autrement dit, il n'y a pas de communauté de sens des radicaux ultimes du sens, du faire sens, et c'est ce qui marque la finitude et montre qu'il n'y a que des rejetons, mais pas de sens paternel.

D'où il suit que l'*Unselbständigkeit* caractérise toute signification en tant qu'ayant une portée ontologique (tout moment dépendant) et qu'elle n'a rien de négatif. C'est la façon originellement plurielle dont se propose l'étant, qui implique un jeu de dépendances. Et c'est cela qui est entièrement positif. C'est ce moment que Husserl, ici, manque tout d'un coup en se dirigeant vers l'idée d'une « *liaison ou d'une "fusion" si vague soit-elle* » entre les moments dépendants.

Ce qu'il ne voit pas, c'est qu'il y a entre eux coexistence essentielle, mais non fusion. Autrement dit, il n'y a pas de communauté ontologique d'essence (ou ultime) des termes radicaux qui disent l'être. L'être ne veut rien dire hors des catégories, et il y a entre elles homonymie définitive, et non synonymie : elles se répondent certes et pourtant elles ne dispensent pas une unité. Il faut donc comprendre que cet *a priori*, que cette liaison est nécessaire et arbitraire : *das Willkür*. C'est l'être même que Kant pense comme violent. L'être fait violence au besoin rationnel d'unité systématique. Kant n'a jamais cessé de le

---

<sup>2</sup> *Le partage des voix* est le titre d'un livre de Jean-Luc Nancy.

dire. L'être, pour autant que je puisse en faire la théorie ou plutôt en dire la logique (transcendantale), est borné par la finitude essentielle de la pluralité de ses terminaux catégoriaux, et par là il fait violence au besoin rationnel de systématisation dans l'un. Aussi chez Kant, l'entendement est-il l'humiliation de la raison par l'être en tant qu'objet transcendantal. Ce qui veut dire que, quand on renvoie à la nature de la raison elle-même (et là Kant est le précurseur de Husserl), la forme métaphysique de la théorie relève de l'attitude naturelle, tandis que la forme d'approche phénoméno-logique, qui est aussi bien ontologique, relève de l'attitude phénoménologique. Mais toutes les formes de théories existantes jusqu'à présent dans la science et dans philosophie relèvent de l'attitude naturelle, nous dit Husserl.

Au fond, Kant le disait déjà, quand il concevait la dialectique (qu'il ramenait à la pente naturelle de notre esprit) comme la logique des illusions de la raison dans son besoin de ramener tout à l'unité et d'obtenir par là la systématisme déductif. (Voir le début de la *Critique de la raison pure* : « *La raison humaine a cette destinée singulière...* ».) Cette destinée est celle de la "nature" de la raison qui se révèle porteuse d'une violence qui est le sens même de l'être. Or la violence est le contraire d'un sens. Et ce qui a pour sens d'être le contraire d'un sens, c'est l'absolu de l'événement. Ce qui veut dire qu'il y a peut-être une unité de l'être, mais qu'elle n'est absolument pas un thème, qu'elle est d'ordre logique.

On ne peut donc tout simplement pas dire comme Husserl, que « *il n'est assurément pas nécessaire de faire ressortir ici qu'ils ne font qu'un avec lui.* » (RL III, § 5, p. 18). Il faut au contraire refuser de le dire et reconnaître qu'un contenu dépendant ne fait jamais un avec ce dont il dépend, et que ceux qui dépendent de lui ne font jamais un avec lui. Ici, il s'agit de l'unité de ce qui fait autre et non de ce qui fait un ; il s'agit de l'unité de ce qui fait deux (toi et moi, cela fait deux, manger et se goinfrer, cela fait deux, etc.). Les objets dépendants font toujours au moins deux, leur liaison apriorique ne change pas le fait que, comme sens, ils font deux. Qu'ils ne se tiennent pas l'un sans l'autre ne signifie pas qu'ils ont tous les deux leur tenue dans un troisième qui serait leur source et leur vérité, et qui ferait qu'en réalité, ils seraient secrètement un. Ainsi, l'être étendu et l'être coloré ne sont pas un et ne le seront jamais, encore que l'un ne se tient pas sans l'autre. Il en va de même pour ces deux-là que pour le troisième (l'être figuré) et le quatrième (l'être substance ou être-un).



Quand Husserl dit : « *Il n'est assurément pas nécessaire de faire ressortir ici qu'ils ne font qu'un avec lui* », il passe subrepticement de l'entendement phénoméno-logique à la nécessité de Raison (au sens de la *Critique de la raison pure*), c'est-à-dire à l'illusion de l'unité que Kant impute à la théorie moderne de la substance. Il se peut d'ailleurs que ce ne soit pas seulement les modernes, mais aussi toute la tradition métaphysique qui pense l'unité de l'être comme substance, et qu'Aristote lui-même n'y échappe pas toujours, bien qu'il lui échappe dans son affirmation de l'homonymie des catégories.

« *Peut-il, en effet, [là Husserl, ne sait pas à quoi il touche. G.G.] y avoir coexistence essentielle [« essentielle » est adjonction à la première édition G.G] sans une liaison ou "fusion" si vague soit-elle ?* » (*RL III*, § 5, p. 18, suite).

Justement, cela est possible ! Et c'est là l'énigme ! Husserl est malheureusement dévoré par l'évidence du sens. Donc il pense que si deux sens dépendent l'un de l'autre, ils fusionnent en un troisième, en un sens plus originel, et il tombe ainsi dans la forme métaphysique de la pensée, c'est-à-dire dans la plus constante tradition de la raison occidentale.

« *Des contenus non-indépendants ne peuvent donc exister qu'en tant que parties de contenus.* » (*RL III*, § 5, p. 18, suite)

Assertion extravagante ! Car il s'agit d'un partage qui ne partage rien et dont les parts sont des lots au sens de destin. Ce ne sont pas des parts taillées dans un même gâteau de sens ou de significations. « Être » doit être définitivement mis sous rature comme le veut la *Contribution à la question de l'être* de Heidegger. Les moments dépendants ne sont pas des « parties de contenus » :

« Il nous suffit de dire ici objet et partie d'objet à la place de contenu et de parties de contenu (si nous prenons le terme de contenu comme terme de moindre extension, limité à la sphère phénoménologique), pour obtenir une distinction objective qui soit affranchie de tout rapport, d'une part avec les actes d'appréhension et d'autre part, avec toute espèce de contenus phénoménologique [la première édition disait "psychique" G.G] à appréhender. Il n'est donc besoin d'aucune référence à la conscience (*Rückbeziehung*) [parfait ! G.G], par exemple à des différences dans le "mode du représenter" pour définir la différence dont il est ici question, entre l'"abstrait et le concret" » (*RL III*, § 5, p. 18, suite).

Nous aurons à essayer de comprendre cette différence entre l'abstrait et le concret et en quel sens, Husserl (comme il le dit dans une note du § 7) avait dès 1894 amorcé la

conversion ontologique de son travail descriptif qu'il avait d'abord considéré comme psychologique dans la *Philosophie de l'arithmétique* (et qui, à ce titre, semblait irrecevable à quelqu'un comme Frege).

Frege en effet n'était pas prêt du tout à recevoir l'intervention *apparente* du psychique, qui en réalité sert de couverture à la reprise philosophique du logique dans les *Recherches logiques*. C'est pourquoi Husserl ne les lui a pas envoyées, d'autant qu'il était en train de construire en elles, sous l'invocation du psychique ou du psychologique, l'anti-psychologisme sur des bases logiques qu'il partageait avec Frege. La première édition des *Recherches logiques* était imprésentable à Frege, car il aurait fallu pouvoir lui faire comprendre (mais Frege n'était pas un élève de Brentano !) combien ce langage qui se dit psychologique cherche à construire la phénoménologie entre logique, psychologie et théorie de la connaissance, en endurant une atopicité qui les modifie les les trois. (En 1901, Husserl ne se réfère pas encore à l'*Erkenntnistheorie* de type kantien prise comme psychologie transcendantale, et en un certain sens, il est dommage qu'il n'ait pas continué dans cette voie.)

Or, en 1901, sa recherche est déjà une réflexion sur l'être qu'opère une conversion ontologique des contenus en objets, mais elle met hélas à la place des contenus dépendants et indépendants des distinctions objectives. Je dis hélas, parce que cette conversion ontologique, qui est bienheureuse en tant qu'elle est ontologique, est malheureuse en tant qu'elle accrédite, comme sens de l'être, l'objet en général. Le mystère, c'est qu'après avoir distingué comme il faut les *a priori* formels des *a priori* matériels – l'analytique du synthétique –, Husserl recommence sous la forme d'un second concept de *mathesis universalis* (qui est une sorte d'auto-interprétation de la région conscience) à penser l'être comme objet en général, dont la doctrine serait une logique formelle, mais une logique formelle phénoménologique vraie.

C'est ce qu'il poursuit par exemple comme morphologie pure des intuitions à la fin de *RL III* et qu'il essaie de reprendre comme « morphologie pure des significations » dans *RL IV*. Mais peu importe les avatars. Deux choses sont à retenir :

D'un côté, la conversion ontologique de ce qu'ici est appelé psychique ou psychologique (parce que c'est du descriptif pur) n'est pas une conversion d'une chose en une autre, mais elle vise à nous convertir, nous, à la portée ontologique de ce qui a été gagné dans la description. Cette conversion est donc la nôtre ; elle est celle que le texte

requiert de nous, lecteurs, comme étant déjà le sens de ce qu'il a toujours dit. Sur ce point, Husserl a parfaitement raison, et il "sature" les réquisits frégéens.

Mais, d'un autre côté, il y a deux limites qui expriment un semi-aveuglement de l'entreprise phénoménologique et qui portent sur les présupposés ontologiques du langage husserlien. (1) L'être reste pensé comme objet. Et (2) le concret, c'est-à-dire l'idée d'objet indépendant, subsiste à côtés des abstraits.

Je m'arrête là, puisque c'est ici que commence l'interprétation ontologique des objets dépendants : « *Il nous suffit de dire ici objet et partie d'objet à la place de contenu et parties de contenu* ». Et je vous invite à continuer la lecture en travaillant dans, avec, contre, et tout contre Husserl, car les *Recherches logiques* sont le seul texte husserlien qui ait de l'avenir dans la lecture.